

TEMPERATURE Du 21 octobre 1904. Table with columns for Fahrenheit and Celsius, and rows for 7h, Midi, 3 P.M., 4 P.M.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Dirigation sur le meurtre. 10,000 francs de récompense. Trois paires de bottes. Gascon et Provençal, (Pour dire un monologue), poésie. Les Voleurs de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondaines, chanson. L'actualité, etc., etc.

LA CAMPAGNE

William J. Bryan.

Les démocrates pouvaient esquisser que William J. Bryan, le candidat de leur parti, ne persisterait dans ses idées que le peuple a répondu à son serment.

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

M. Bryan n'a indubitablement qu'à se louer de sa tournée, car, aujourd'hui qu'il se trouve dans le Kentucky, il ne craint pas d'annoncer publiquement aux électeurs de cet Etat que l'Indiana est acquis à la cause démocratique.

Un homme politique de la force de M. Bryan ne saurait se tromper en pareille matière, et on peut tenir pour acquis au parti démocratique l'appui de l'Indiana au scrutin du 8 novembre.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

L'AUTOMOBILE AU CONSEIL.

LE

Quand les ministres se réunissent après être restés longtemps sans tenir leur séance habituelle, on croit généralement qu'ils ne peuvent avoir que des choses fort intéressantes à se dire. Ce n'est pas toujours vrai, car, suivant le mot connu, "il ne se passe jamais rien pendant les vacances".

Mais la légende est toujours plus forte que l'histoire, et, ces jours-ci, le public — un public spécial il est vrai, composé de reporters et d'amateurs politiques — ne manque jamais sur le coup de midi, d'aller se poster devant la grande grille de l'Elysée pour assister à la sortie des ministres et deviner, à leur physionomie, les grands projets qu'ils ont pu mûrir ou les graves résolutions qu'ils ont pu prendre.

Donc, à la dernière séance du Conseil, les curieux étaient à leur poste, et ils eurent la surprise d'apercevoir dans la cour de l'Elysée une superbe automobile, d'un rouge vif, aux scières luisantes, montée par un chauffeur habillé d'un habit de chambre, et qui, visiblement était l'automobile d'un ministre. Il serait exagéré de dire que cela fit l'effet d'une révolution, mais enfin l'impression fut assez forte. C'était comme l'acclimatation d'un nouveau sport dans les hautes sphères gouvernementales. Jamais encore ce genre de locomotion n'avait été adopté pour les courses officielles, et l'on peut dire à présent pronostiquer que l'époque n'est pas loin où l'on mettra des pneus au char de l'Etat!

M. Jean de Bonnefon raconte dans le "Journal" qu'il s'est rendu en Hongrie dans l'espoir d'obtenir une entrevue avec le prince Philippe de Cobourg. N'ayant pu être reçu au château de Kohary, M. de Bonnefon regagna la gare de Bogaress, lors que le prince de Cobourg, qui venait attendre deux voyageurs, y arriva à son tour. Voici le compte-rendu que publie M. Jean de Bonnefon de la conversation qu'il a eue avec le prince.

M. Jean de Bonnefon s'était fait connaître au prince à qui il a été présenté en 1889, celui-ci lui dit: — Alors, c'est vous qui êtes venu dans les environs de la terre de Kohary. J'ai cru que c'était encore quelque journaliste qui essayait de venir m'embêter sur mes pas.

— Votre Altesse ne s'était pas trompée. J'écris dans les journaux et j'avais pensé qu'il serait agréable au petit-fils d'un roi des Français de répondre à toutes les accusations qui courent dans la presse française, comme d'ailleurs dans la presse autrichienne et la presse hongroise.

— Ce n'est pas mal tourné, ça dit le prince Philippe en un richement. Malheureusement, la presse française ne se rappelle guère que je suis né à Paris d'une princesse française. Elle m'injurie à tort et à travers, sans savoir ce qu'elle dit sur les histoires d'une pauvre fille. Mais je m'en f...; je me f... de tout et de tout le monde; je suis Co-

Prince de Cobourg

M. Jean de Bonnefon raconte dans le "Journal" qu'il s'est rendu en Hongrie dans l'espoir d'obtenir une entrevue avec le prince Philippe de Cobourg.

N'ayant pu être reçu au château de Kohary, M. de Bonnefon regagna la gare de Bogaress, lors que le prince de Cobourg, qui venait attendre deux voyageurs, y arriva à son tour. Voici le compte-rendu que publie M. Jean de Bonnefon de la conversation qu'il a eue avec le prince.

M. Jean de Bonnefon s'était fait connaître au prince à qui il a été présenté en 1889, celui-ci lui dit: — Alors, c'est vous qui êtes venu dans les environs de la terre de Kohary.

J'ai cru que c'était encore quelque journaliste qui essayait de venir m'embêter sur mes pas.

— Votre Altesse ne s'était pas trompée. J'écris dans les journaux et j'avais pensé qu'il serait agréable au petit-fils d'un roi des Français de répondre à toutes les accusations qui courent dans la presse française, comme d'ailleurs dans la presse autrichienne et la presse hongroise.

— Ce n'est pas mal tourné, ça dit le prince Philippe en un richement. Malheureusement, la presse française ne se rappelle guère que je suis né à Paris d'une princesse française.

Elle m'injurie à tort et à travers, sans savoir ce qu'elle dit sur les histoires d'une pauvre fille. Mais je m'en f...; je me f... de tout et de tout le monde; je suis Co-

bourg, prince de la maison impériale d'Autriche. Comme tel, je ne relevais que de Sa Majesté l'Empereur et de son tribunal qui juge les princes autrichiens, le Maréchalat. Ce tribunal a déclaré qu'une femme est folle. Il lui a donné un curateur et l'a enfermée. Avec des compléments immenses, cette femme s'est échappée. Elle est à l'abri des personnes persécutées dans un pays de révolution. Mais le curateur reste. A lui de faire la portion et d'empêcher que cette femme ne refuse des folles, comme elle en a faites. J'ai dû les répéter ces folles, et avec mon argent. Car le sien n'était pas suif.

— Votre Altesse semble ignorer les bruits qui sont répandus et qui, sans doute, démentent autorité, prouvent de la préséance?

— Je m'en f... des bruits, comme de l'aboiement de cochon. (Et d'un coup de pied terrible, le prince fait hurler la belle bête — un chien — couché à ses pieds.) Je m'en f... Mais encore que dit-on, ou plutôt qu'inventent les immondes faiseurs de journaux?

— On raconte, on se dit, je dirais d'abord que Votre Altesse aurait laissé fabriquer des billets signés de la princesse Stéphanie pour obtenir l'interdiction de S. A. Louise et la condamnation du lieutenant Ma... .

Je n'ai pas prononcé le nom que le visage du prince se contracte, se ride, se tourne en grimaces comme une motte de terre où serait entré le soc de la charrue.

— Ça non, ça non; jamais entendez-vous, on ne prononce de votre nom de cet être abject, de cet individu fanémeur, à tel il a une pensée symbolique, et il faudrait le féliciter de cette innovation si elle devait faire aller les gouvernements plus vite, toujours plus vite, dans la voie des réformes et du progrès.

— Quel est le fait de la princesse Stéphanie? C'est une femme qui a été déclarée folle par le tribunal autrichien, et qui a été enfermée dans un asile d'aliénés. Elle est à l'abri des personnes persécutées dans un pays de révolution.

— On raconte, on se dit, je dirais d'abord que Votre Altesse aurait laissé fabriquer des billets signés de la princesse Stéphanie pour obtenir l'interdiction de S. A. Louise et la condamnation du lieutenant Ma... .

Je n'ai pas prononcé le nom que le visage du prince se contracte, se ride, se tourne en grimaces comme une motte de terre où serait entré le soc de la charrue.

— Ça non, ça non; jamais entendez-vous, on ne prononce de votre nom de cet être abject, de cet individu fanémeur, à tel il a une pensée symbolique, et il faudrait le féliciter de cette innovation si elle devait faire aller les gouvernements plus vite, toujours plus vite, dans la voie des réformes et du progrès.

Adieux touchants.

Un Américain, M. Davis, a permis à sa femme d'aller en France rendre visite à des amis. Mme Davis venait de s'embarquer sur un transatlantique, et son mari avait bien voulu accompagner sa femme jusque là.

Le bateau démarra brutalement, et comme il est d'usage en pareil cas, un febrange de salutations s'éleva aussitôt entre le navire et le quai d'embarquement.

M. Davis agita un foulard rouge, mais soudain il s'approcha d'un porteur.

— Mon ami, lui dit-il, voulez-vous gagner un dollar?

— Volontiers, répondit celui-ci.

— Eh bien! tenez, prenez ce foulard et continuez à l'agiter jusqu'à ce que le bateau ait disparu, ma femme est un peu myope et, pourvu qu'elle continue à voir le foulard, tout ira bien. Voici ma carte, vous venez de rapporter le foulard et je vous remettrai l'argent.

Et M. Davis s'éloigna aussitôt, pendant que, consciencieusement, le porteur continuait à agiter le foulard rouge.

THEATRES.

THEATRE GREENWALL. L'émouvant succès de la première représentation au nouveau Théâtre Greenwall, jeudi soir, n'avait laissé aucun doute sur l'avenir prospère qui lui était réservé, sous la seconde représentation, hier soir, a encore accentué l'impression première.

La soirée était aussi complète que la veille et les spectateurs n'ont pas montré moins d'enthousiasme. Il est vrai que les artistes de la troupe Baldwin-Merville ont tenu à se montrer dignes du grand honneur d'inaugurer un nouveau théâtre à la Nouvelle-Orléans et qu'ils interprètent "The Wife" avec une maestria sans pareille.

Avec une pareille troupe et un aussi coquet théâtre M. Greenwall peut compter sur une saison d'hiver exceptionnelle.

GRAND OPERA HOUSE.

A "Sporting Life", le beau drame anglais qui a attiré tant de monde au "Grand" cette semaine, succède à partir de dimanche en matinée "The Queen of China town". C'est une de ces pièces hors de pair que M. Fourton choisit avec un soin extrême et qui font la fortune de son théâtre.

ORPHEUM.

Foible énorme à chaque représentation pour assister au plus intéressant spectacle de vaudeville qu'il soit possible d'imaginer. Watson, Edwards et Cie, Hui-chong, les quatre Matcap, des danseurs parisiens, et tous les artistes qui paraissent tour à tour sur la scène, sont applaudis frénétiquement.

TULANE.

De délicieux costumes et une mise en scène splendide font ressortir le grand talent des artistes qui interprètent "Peggy from Paris" au Tulane.

LA CAMPAGNE

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

M. Bryan n'a indubitablement qu'à se louer de sa tournée, car, aujourd'hui qu'il se trouve dans le Kentucky, il ne craint pas d'annoncer publiquement aux électeurs de cet Etat que l'Indiana est acquis à la cause démocratique.

Un homme politique de la force de M. Bryan ne saurait se tromper en pareille matière, et on peut tenir pour acquis au parti démocratique l'appui de l'Indiana au scrutin du 8 novembre.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

LA CAMPAGNE

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

M. Bryan n'a indubitablement qu'à se louer de sa tournée, car, aujourd'hui qu'il se trouve dans le Kentucky, il ne craint pas d'annoncer publiquement aux électeurs de cet Etat que l'Indiana est acquis à la cause démocratique.

Un homme politique de la force de M. Bryan ne saurait se tromper en pareille matière, et on peut tenir pour acquis au parti démocratique l'appui de l'Indiana au scrutin du 8 novembre.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA DELAISSEE GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

La jeune femme regardait l'inspecteur avec une froideur tranquille. — C'est un frémissement de colère. — Et si je vous faisais passer, à la caisse, demandait-il en la toisant. — Vous ne m'y ferez pas passer, répondit l'employée avec la même impassibilité. — Vraiment... et pourquoi? — Parce que si je quittais la maison, vous ne chercheriez plus les occasions de me mortifier... sans y réussir d'ailleurs.

— Comment... vous vous en allez? — Oui, monsieur, c'est moi qui vous prévins, que je désirais passer à la caisse. — Eh bien, en voilà une histoire!... Le motif, s'il vous plaît? — Je n'en ai pas d'autre que celui-ci: je quitte le magasin. — Vous avez trouvé mieux? — C'est mon affaire. — Le visage de l'inspecteur prit une expression de gravité sévère.

— Je ne comprends rien à votre ton, madame Desbriex, rien de plus ni de moins que la justice. — Tant que vous êtes ici, je suis votre supérieur, et vous devez vous montrer polie. — Je ne crois pas me montrer malhonnête. Vous m'appréhendez dès l'arrivée avec une menace, j'y réponds, voilà tout. — Puis? — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

— Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous. — Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

— Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous. — Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

— Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous. — Mais... — Puis j'interrogeai M. Ganon. — Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

— Tiens, tiens, pas possible!... Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir. — Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. — Il répéta: — Pas possible! — Non, rien ne ressemblait à une contorsion. — Suivant l'expression populaire bien typique, comme tant d'expressions populaires, il "riait jaune". — Avant que la jeune femme continuât, l'inspecteur ajouta: — J'aimerais mieux de votre part, l'insulte que l'indifférence. — Une femme qui insulte, n'est pas loin quelquefois... de se laisser toucher. — Mais elle, sans paraître l'entendre: — Plus misérable peut-être que votre patron. — M. Ganon frappa sur son bureau, du plat de la main. — Ne touchez pas à monsieur Leferrier, s'il vous plaît. — Je n'ai nullement l'intention d'y toucher... Je dis ce que je pense, et je tiens à vous le répéter, à vous, l'instigateur de ses basses œuvres. — M. Ganon redevenait citron. — Voulez-vous que je vous laisse mettre dehors, madame Desbriex? — Je n'ai point peur de cela. — Prenez garde! — Eh bien, faites donc! — Jusqu'à présent, elle se tenait droite devant lui, de l'autre côté

de la large table à laquelle il était installé. — Elle s'assit brusquement. — Et ses yeux clairs, ses yeux aux reflets d'émeraude, plongèrent droit dans les yeux bilieux de l'inspecteur. — Ils ne distillaient que du mépris. — Cependant ils le fascinèrent. — Et il écouta. — Il est en train de se mourir, votre patron, commença la jeune femme; ce serait malheureux qu'il disparût, il vaudrait mieux qu'il vécut... pour le châtiment! — Le châtiment? répéta l'autre, avec un mouvement machinal des épaules. — Vous pensez sans doute que pour celui-là, dis paraître dans la force de l'âge, serait suffisant? — Non... — La mort, c'est pour tous la délivrance, et ce que je voudrais, moi, c'est qu'il vécut. — L'employé acquiesça avec un geste de défiance. — Germaine Desbriex ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche. — D'abord, s'il mourait, reprit-elle, il aggraverait la situation d'une femme et d'un enfant, qui ne sont pas les coupables... Ensuite, il n'aurait pas à expliquer, à la face de tous, sa conduite envers eux. — Et il faut que Gérard Leferrier, et que vous-même, M.

Ganon, vous veniez apprendre à la justice, comment un enfant de onze ans peut tirer sur son père... — Quelques larmes imprimeurent sur son coup, un long corps maigre de M. Ganon, des espèces de sursauts qui semblaient faire craquer ses jointures. — Il essaya de ricaner encore. — C'est tout peut-être qui me forcerez à donner cette explication? — Mais très bien, ce sera moi... Je fournirai sur votre moralité des renseignements suffisamment précis pour que les juges n'aient plus besoin de chercher ailleurs. — S'ils y tiennent, du reste, à chercher ailleurs, ils n'auront que l'embaras du choix, on plûtôt cela leur viendra de tous les côtés. — M. Ganon eut son rire saccadé et assourdi. — Pas une parole ne sortit cette fois de sa bouche. — Renversé dans son fauteuil de cuir à large dossier, les bras ramenés sur sa poitrine, il tourna ses pouces, avec un air de dire: — Allez! allez! j'écoute! — Elle poursuivit: — Oui, je désire que M. Leferrier en réchappe, et cela, doublement... D'abord, parce que, quoiqu'il ne s'agisse que d'un enfant ayant agi sans discernement, et qu'un jury d'honnêtes gens rendra, je l'espère, à sa

mere, son cas — le même au fond — semblera moins grave, et le blâme se tira d'affaire... Ensuite, pour éprouver la satisfaction de le voir démasqué, pour que cet homme qu'aucun loi n'a pu attendre, soit du moins, et cela aux yeux de tous, béri, pour que le monde sache d'abord, que l'enfant qui tira sur lui était son fils! — Oh! oh! oh! son fils! — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...

— Merci... merci bien!... — Elle se pencha sur le bureau. — La flamme de ses yeux verts, entraignés, dans les yeux atrés de l'inspecteur. — Vous le savez ainsi bien que moi, que Marcel Guérol est son fils. — Et vous croyez qu'il en sait quelque chose?... D'abord, est-ce que nous sommes jamais allés de rien, nous les hommes?... Même pas de nos enfants légitimes?... — Un homme est sûr d'être paternité, lorsque celle qu'il possède, était ce qu'on appelle une honnête fille, c'est-à-dire lorsqu'il fut le premier, auquel elle se donna. — Le rire assourdi de l'inspecteur, devint aigu comme un saut flement. — Avec ça! avec ça! Vous êtes naïve, vous... pour quel qu'un ça... un platot, vous nous prenez pour des naïfs. — Je vous prends pour ce que vous êtes, vous ne sauriez pas que vous êtes une canaille! — Merci... merci bien!...